

Marie Christine Bernard, Mathieu Arsenault, Josée Bilodeau

André Brochu

Numéro 131, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37205ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2008). Compte rendu de [Marie Christine Bernard, Mathieu Arsenault, Josée Bilodeau]. *Lettres québécoises*, (131), 22–23.

☆☆☆☆

Marie Christine Bernard, *Mademoiselle Personne*, Montréal, Hurtubise HMH, 2008, 328 p., 24,95 \$.

Une histoire d'amour et de mer

Ah ! la Gaspésie ! Pays de l'extrême nature et de l'extrême amour. Après Noël Audet, voici Marie Christine Bernard.



MARIE CHRISTINE BERNARD

LA REPRÉSENTATION

La prose de Marie Christine Bernard est ainsi riche de références à d'autres livres. L'héroïne, Céleste, qui s'est rebaptisée Personne après la disparition en mer de l'être aimé, se compare à l'Évangéline de Longfellow aussi bien qu'au Moi sans joie de Saint-Denys Garneau. Elle et son ami d'enfance, Émile, sont cultivés, ont lu les bons auteurs français et même québécois. Pourtant, ils n'ont rien de personnages livresques et ils vivent intensément leur vie et leurs amours. Céleste Dugas s'éprend à 18 ans d'un marin marié, Will McBrearty, qui a acheté la goélette, la *Lady Céleste*, construite par son père, Georges Dugas. Émile, qui est jaloux de Will et qui est acquiné avec des malfaiteurs, provoque le naufrage du bateau et la mort du capitaine. D'autres aventures complexes surviendront. La densité narrative du livre est comparable à celle des meilleurs romans traditionnels, l'histoire est fortement charpentée, les personnages sont bien caractérisés, un souffle puissant porte les éléments de la représentation. Sans compter l'écriture, capable aussi bien de lyrisme ou de profondeur, de crudité parfois, que d'habileté (dissémination des informations).

LA TRADITION TRANSGRESSÉE

Le côté traditionnel est d'ailleurs remodelé par une stratégie narrative originale. L'auteure fait appel à plusieurs narrateurs, qui sont les principaux protagonistes de l'histoire, mais leur témoignage parvient à Aimée — fille de Céleste et destinataire des récits — littéralement d'outre-tombe. « Dans le silence des pierres, tu écoutes



ANDRÉ BROCHU

les voix mortes te parler des amours parties sous la terre. » (p. 315) Le réalisme, pourtant très fort dans tout le roman, est transgressé au profit de la vérité poétique. C'est ainsi que, malgré une rigoureuse organisation, les contours du récit restent imprécis : « Peut-être que l'histoire est si belle parce qu'on ne la connaît pas tout à fait, justement. Finalement, je crois que ce que veulent les secrets, c'est tout simplement qu'on les cherche. Pas qu'on les découvre » (p. 78), dit l'un des narrateurs.



Mademoiselle Personne offre l'exemple d'un livre entièrement structuré par le secret — un ensemble de secrets qui, même découverts, restent enrobés de mystère. Il réinvente ainsi l'histoire de l'amour humain, avec ses lumières et ses ombres, sur fond de mer éternelle.

☆☆☆☆

Mathieu Arsenault, *Vu d'ici*, Montréal, Triptyque, 2008, 110 p., 17 \$.

La télévision, c'est le réel

On ne le sait pas, mais on est pris en charge — et tout le réel est pris en charge — par l'interminable discours médiatique. Le monde est une vaste télévision jamais fermée.

Pour une fois, je trouve beaucoup de pertinence à un projet d'écriture qui nie le roman, qui congédie d'emblée toute intrigue et qui le dit (« il ne se passe rien il n'y a pas d'intrigue pas de salut », p. 40), qui congédie en même temps la ponctuation traditionnelle, celle par laquelle le temps de la phrase est organisé comme celui de nos existences, toujours en quête d'un avenir. Il n'y a plus d'avenir, il n'y a que l'assujettissement de chacun au mensonge que font régner les pouvoirs.



MATHIEU ARSENAULT

DES PROPOS ÉTINCELANTS

On est d'abord frappé par l'absence de frontières entre les phrases, qui pourrait faire problème n'était la grande habileté de l'auteur à mettre en valeur ses conceptions en recourant à des propositions

courtes et claires. On est à la fois assailli par les contenus sémantiques nets et, en même temps, entraîné dans une sorte de dérive qui tend à suggérer, à partir de tous les petits riens de la vie quotidienne, en particulier les éruptions de l'information télévisée, l'oppressante présence du monde tel que l'homme le donne à consommer à l'homme.

Mathieu, le personnage central et presque unique du livre, le narrateur et aussi l'auteur (comme son nom l'indique), est quelqu'un qui tourne en rond, prisonnier d'une réalité complètement artificielle et vidée de toute signification :

qu'est-ce que cette réalité ce quotidien pourri d'où les bons sentiments s'en sont allés qui me laisse tout gonflé d'une fatigue sans nom sans tristesse sans image sans idée ce garçon pense en rond je revisse le bouchon je roule lentement je tourne le volant j'ai l'œil qui tourne et me retourne sur mon divan. (p. 41)

La représentation, qui se rapporte d'abord à l'univers de la station-service où Mathieu fait le plein et où un garçon l'a laissé passer aux « quatre stops », se dissout



ensuite, un enchaînement de cercles aidant (pense en rond, revisse, roule, tourne, retourne), dans la situation de passivité propre au consommateur de télé sur son divan.

UNE ÉCHAPATOIRE POSSIBLE : L'AMOUR

Le traitement littéraire très inventif, qui donne une forme précise à notre conscience obscure des choses, empêche sans doute le lecteur, comme l'auteur, de sombrer dans le désespoir. Il y a aussi une autre voie de sortie et c'est l'amour, qui apparaît vers la fin du livre, lié à la figure de « rosemarie ». Elle est une lectrice de Dostoïevski, et sa passion s'inscrit dans la chaîne des références ou allusions littéraires qui, de loin en loin, éclairent le « récit », depuis Miron jusqu'à Georges Leroux, en passant par de nombreux classiques français. L'amour vient ultimement fonder une dimension proprement romanesque, tenir en respect l'action

dissolvante du discours médiatique. L'auteur est rattaché à lui-même, grâce au discours fondateur des écrivains et à la parole de chair et de lumière de l'être aimé.

Tant d'intelligence novatrice et de puissance lyrique ravit. À un monde éclaté convient fort bien un roman éclaté.

☆☆☆ 1/2

Josée Bilodeau, *On aurait dit juillet*, Montréal, Québec Amérique, 2008, 192 p., 19,95 \$.

Le roman de chacun

On aurait dit juillet... mais non, c'était le 15 mai, jour de canicule et d'émotions diverses.

Voici un roman sur la ville. Laquelle, peu importe. C'est le quartier qui fait ici la ville, qui lui donne son sens très humain. Nous assistons à une foule d'événements, petits et grands, à la mesure de vingt ou trente destins individuels qui, en cette journée où il fait vraiment trop chaud, se réalisent avec plus ou moins de bonheur.

MOSAÏQUE OU KALÉIDOSCOPE ?

Contrairement au roman traditionnel qui présente l'histoire de quelques personnages privilégiés, souvent regroupés autour d'une figure centrale, le présent récit additionne de nombreuses petites intrigues, toutes secondaires, puisque aucune ne prend le pas sur les autres, et centrées sur des individualités bien dessinées, montrées dans leurs dimensions tant extérieures qu'intérieures (les théoriciens parleraient de focalisation externe et interne), mais forcément de façon schématique. Ces personnages grouillent de vie, mais



JOSÉE BILODEAU

restent à distance, comme dans des nouvelles ou des contes réalistes.

Ces intrigues sont coupées en courts segments et les morceaux, qui correspondent à des « chapitres » de deux à quatre pages, sont collés bout à bout suivant les principes d'une habile dissémination. Le livre apparaît donc comme une mosaïque d'éléments narratifs. Comme les descriptions et les narrations sont très vivantes, appliquées à la représentation d'une humanité simple et diversifiée (de la fillette qui vient d'avoir sa première menstruation et qui va mourir d'un accident au vieil homme qui vit sa première syncope, de l'ado qui dénonce son père pédophile au photographe qui prend toutes sortes de clichés de cette journée avant de quitter le quartier), le retour des personnages et des situations crée

un effet de kaléidoscope approprié à ce temps et à cet espace particuliers.

THÈMES ET MOTIFS

Malgré la vérité immédiate des gens et des choses, une série de motifs confère à la représentation une rigueur proprement esthétique. Plusieurs personnages sont sous le coup de l'inquiétude. Les odeurs, celles du printemps naissant mais aussi celles des corps, sans compter les cercles de sueur qui tachent les vêtements, sont très répandues. Les gens ont aussi des moments de honte, de peur ou d'embarras, les filles rougissent. De magnifiques sourires éclairent parfois les visages. Pour ajouter à la thématique, une certaine dimension spéculaire apparaît, liée au photographe Nicolas qui, muni de son appareil, fait le tour du quartier comme l'auteure-narratrice, mais aussi à l'élève Daphné qui prépare « une rédaction sur la ville habitée et son histoire au ras du sol, qui s'écrit dans les trajets individuels » (p. 69). Une sorte d'art poétique se dessine ainsi en filigrane de ce livre où les « anecdotes » (p. 81) composent un univers très attachant.

Un bémol, toutefois : la rapidité des récits et le foisonnement des personnages, malgré tout le système des reprises, exigent du lecteur une capacité de mémoire qui peut lui faire défaut.

